

**Jenny ZHANG**

*Âpre cœur*

**Roman traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Santiago Artozqui**



*Éditions Picquier*

*A ma mère et mon père*

## *Crispina, on t'aime*

A l'époque où mes parents et moi vivions à Bushwick dans un immeuble pris en sandwich entre un squat de dealers et un autre squat de dealers qui ne différaient que parce que dans l'un, les dealers étaient aussi consommateurs et du coup plus imprévisibles, tandis que dans l'autre ils ne consommaient pas et étaient donc plus malins – à cette époque, on habitait dans un deux-pièces si insalubre qu'en se réveillant, on trouvait des cafards écrasés entre nos draps, parfois même trois ou quatre collés sur nos coudes, et un jour, j'en avais quatorze pressés contre mes mollets, et il n'y avait rien de beau à les secouer de là, même si nous nous efforcions de le faire avec grâce, en balançant nos bras en l'air comme des ballerines. En ce temps-là, quand l'un d'entre nous avait une grosse envie de chier, il essayait de se retenir et traversait la rue en courant jusqu'aux toilettes de la station-service Amoco, dont le sol était souvent

glissant à cause des voyous du quartier qui pissaient partout lorsqu'ils y venaient, et quand on était plusieurs à sentir qu'un étron de grande ampleur manifestait son intention de découvrir le vaste monde qui s'étendait par-delà notre trou du cul, on avait un problème, parce que cela voulait dire que l'un d'entre nous devrait aller dans nos toilettes perpétuellement bouchées et incapables d'évacuer quoi que ce soit de plus grand qu'une chiure de souris, et qu'il devrait fouiller dans notre stock de vieilles brosses à dents et de baguettes pour fragmenter son gigantesque étron, étant donné qu'à l'époque nous étions trop pauvres et trop irresponsables pour pouvoir nous payer une simple ventouse, et ma maman et mon papa avaient beau avoir inscrit cet ustensile sur leur liste des « choses à acheter immédiatement pour éviter de perdre toute dignité humaine », pour une raison ou une autre, à la fin du mois, nous étions dans le rouge d'une centaine de dollars, nous ne pouvions pas payer la totalité de la facture de gaz, ou nous devions vingt dollars à un ami par-ci et dix à un ami par-là, et ainsi de suite, jusqu'à que tout devienne tellement bordélique que je sentais qu'on ne pourrait jamais vraiment expliquer le pourquoi de nos mauvaises passes, même si en secret, je me reprochais d'être l'instigatrice de cette spirale descendante, comme le jour où j'avais demandé à mon père de m'acheter un cône

glacé avec des pépites en chocolat et qu'il s'était rendu compte que j'avais patienté tout le mois pour le lui quémander, alors il était tellement désolé qu'il avait décidé de ne pas m'acheter un simple cône glacé avec des pépites en chocolat, mais un véritable bracelet de cheville qui ne figurait carrément pas dans la liste des « choses à acheter immédiatement pour éviter de perdre toute dignité humaine », et ma famille basculait souvent dans ce genre de rythme désastreux et déprimant qui révélait notre incapacité à nous en sortir, et c'est pour ça qu'on n'était jamais en mesure de se payer une ventouse et que nos derrières étaient si sévèrement punis au cours de ces années-là, quand rien n'était simple comme : Hé, je vais couler un bronze, là, je reviens dans trente secondes, mais c'était plutôt : Hé, je vais couler un bronze, là, où sont mon manteau et mes chaussures et mon écharpe, celle qui est courte, pour qu'elle ne pendouille pas dans la cuvette, et où est le papier toilette en rab, au cas où l'Indien aurait encore oublié de réapprovisionner le dérouleur (il oubliait toujours), et plus tard, quand nous avons fini par déménager, quand nous avons fini par nous tirer de là, ce n'était toujours pas simple, mais au moins, on pouvait aller chier quand on en avait envie, et ce n'est pas un truc anodin ou qu'on pourrait oublier.

Avant de vivre à Bushwick, on a habité pendant un an et demi à East Flatbush (mes parents et moi, on appelait ça E Flat, Mi Bémol, comme l'accord, parce qu'on aimait bien le son de cet accord sur le piano et qu'on aimait projeter sur notre monde une lumière plus belle et plus mélodieuse), dans une toute petite rue dont de nombreux perrons avaient besoin d'être refaits. On connaissait tout le monde dans notre rue, pas par leur nom ou parce qu'on leur parlait, mais on connaissait leur visage et on les saluait de la tête en disant « Hé, hé, hé », ou parfois simplement « Hé, hé », ou juste « Hé ! », mais on disait toujours quelque chose.

Nos voisins étaient des îliens de la Martinique et de Trinidad et Tobago. Un soir, deux d'entre eux ont interpellé mon père pour remettre les pendules à l'heure. « On n'est pas dominicains, qu'ils ont dit. On est caribéens. Dites-le à vos gamins. » Mon père est rentré à la maison perturbé par l'incident, mais par la suite, ma maman et moi, on s'est dit qu'ils devaient parler de ces connards de Coréens qui habitaient quelques rues plus bas et qui traînaient au pied de leur immeuble avec leurs casquettes de baseball flambant neuves et des pantalons qui leur tombaient aux genoux, toujours à balancer la moindre pitoyable insulte qui leur traversait l'esprit. Une fois, sur le trajet entre l'arrêt de bus et chez moi, ils avaient gueulé :

« Yo, c'est le viol de Nankin ! C'est vraiment le viol de Nankin ! », comme si gueuler le nom d'un abominable crime de guerre allait me terroriser quand j'avais neuf ans et que j'avais été aimée toute ma vie par des parents qui, tous les jours, faisaient vœu de passer leur vie à me protéger, et même s'il est vrai qu'en 1992, j'étais une petite chose banale, ce que je n'ai jamais été, c'est une petite chose terrorisée. Ces Coréens n'étaient que des crétins qui finiraient par être tués ou incarcérés, et ils nous répugnaient, mes parents et moi, comme il nous répugnait d'être pris pour eux ou associés à eux simplement parce que pour tous les autres habitants du quartier, on se ressemblait.

Les Martiniquais et les Trinidiens étaient le genre de personnes à se comporter comme si leur patrie allait toujours rester un petit os indispensable de leur corps, mais porté disparu, un os qui leur causerait des douleurs fantômes toute leur vie durant, tant qu'ils ne rentreraient pas chez eux, et ça me préoccupait de voir à quel point ils s'accrochaient à leur passé et agissaient comme si le bon vieux temps valait mieux que ce qui se passait ici et maintenant. L'été, ils organisaient des repas en plein air et ils s'habillaient de couleurs vives comme si nos rues étaient bordées de palmiers pleins de noix de coco et non jonchées d'ordures, de mégots et de restes de nourriture. Mais en fin de compte, je me suis mise à beaucoup les admirer,

particulièrement les femmes, parce qu'elles avaient des culs vraiment enviabiles, des culs qui faisaient plonger leur ceinture en V juste à la commissure de leurs fesses, et j'avais pris l'habitude de suivre ce V des yeux, de même que les hommes, qui ne semblaient apparemment jamais se lasser de le regarder non plus.

Ma maman n'avait pas un tel cul, mais elle retenait quand même l'attention. Dans notre pâté de maisons, les hommes aimaient la fixer des yeux quand elle passait devant eux – de longs regards appuyés, concentrés. Peut-être à cause de ses cheveux si raides et si longs qui lui tombaient dans le dos comme un lourd rideau et de sa peau si blanche qu'elle me rappelait la glace à la vanille. C'est pour ça que je dessinais des petits cônes partout sur ses bras, et elle me laissait faire parce que ma maman me laissait faire tout ce qui me faisait plaisir.

« Ce qui te fait plaisir me fait plaisir », me disait-elle toujours, parfois en chinois, que je ne parlais pas très bien, mais j'essayais pour elle et pour mon père, et quand je ne pouvais pas, je leur répondais en anglais, que je ne parlais pas très bien non plus, mais il était notoire que si je pouvais encore m'améliorer dans l'une ou l'autre langue, mes parents ne le pouvaient pas, ils étaient sur une route qui ne menait nulle part, au pied du mur, alors c'était à moi de devenir vraiment bonne, c'était à moi de briller, et ça me faisait



peur, parce que j'aurais voulu rester en arrière avec eux, je ne voulais pas les dépasser.

Parfois, j'oubliais ce que j'étais censée répondre après qu'elle avait dit quelque chose comme ça, et je répondais de travers, par exemple : « Ce qui me fait plaisir, c'est de manger des glaces. Mme Lancaster peut aller se faire foutre. Qu'est-ce que ça peut faire si je ne lui montre pas mon devoir ? J'ai quand même toutes les bonnes réponses. C'est une potiche, maman.

— Petite aigrette, disait ma maman, si ton institutrice te demande de montrer ton devoir, tu montres ton devoir. Tu ne peux donc plus parler sans dire de gros mots ? Et si je comprends bien, ce qui fait plaisir à ta maman ne te fait pas plaisir ? Je me trompe, mon aigrette ?

— Non. Je suis désolée. Je voulais dire que ce qui te fait plaisir me fait plaisir aussi. J'ai juste oublié de le dire. » J'étais toujours gênée quand ma maman ou mon papa se montraient plus attentionnés que moi (même si ce n'était jamais fait exprès) et qu'en comparaison je me révélais égoïste ou indélicate en ne pensant qu'à moi alors qu'ils consacraient chaque seconde de chaque journée à planifier un nouveau sacrifice afin d'améliorer notre existence, et j'avais beau m'appliquer à essayer d'être à la hauteur, il y avait trop de choses indiscernables – c'était difficile de répertorier tous ces petits détails, par exemple le fait qu'ils se partageaient une seule

paire de chaussures de ville, alternant leur emploi du temps de telle sorte que mon père les portait pendant la journée et ma mère la nuit, même si elles étaient quatre tailles au-dessus de la sienne, et c'est pour ça qu'elle trébuchait si souvent et qu'elle avait tant d'égratignures sur le corps.

Trop souvent, quand je rentrais, la maison était vide et je n'avais rien pour me distraire excepté le désir suintant de trouver un moyen de me sacrifier suffisamment pour me hisser à la hauteur de mes parents, qui se sacrifiaient tout le temps. Mais je ne savais pas comment j'aurais pu entrer en lice avec ma mère, qui avait été virée de son boulot, où elle préparait des beignets, après avoir passé une nuit à faire les poubelles à la recherche d'un bureau afin que je ne sois pas obligée de faire mes devoirs par terre ou sur mon lit ou debout en pressant mon livre contre le mur, et elle m'en avait trouvé un qui était parfait, sauf que quelqu'un avait bombé NIQUE TA MÈRE sur le côté, et elle l'avait traîné toute seule sur vingt pâtés de maisons et quelques, ce qui l'avait tellement épuisée qu'elle ne s'était pas réveillée à temps pour aller bosser, et c'est pour ça qu'on l'avait virée, et c'est pour ça qu'elle ne pouvait jamais garder un boulot, parce qu'elle était tout le temps trop fatiguée à force de prendre soin de moi. Et comment aurais-je pu entrer en lice avec mon père, qui était si doué pour ne rien gaspiller, comme quand j'avais quatre ans et

que je vomissais tout ce que j’avalais sans que personne ne parvienne à comprendre pourquoi, même si cela avait peut-être quelque chose à voir avec le fait que l’année précédente, mes parents et moi avions quitté le pays que nous connaissions depuis toujours pour venir dans celui-ci, ou peut-être était-ce lié à la grosse pneumonie que j’avais attrapée la fois où ma maman m’avait habillée d’une belle robe bleue à volants en dentelle pour mon premier anniversaire aux États-Unis, au milieu d’une tempête de neige, en plein décembre, sans manteau ni collants, et que j’avais dû passer un mois à l’hôpital pour me remettre, bien que nous n’ayons même pas les moyens de payer plus d’une nuit d’hospitalisation, et c’était en partie à cause de cette facture que pendant si longtemps mes parents avaient été obligés d’avoir trois boulots simultanément, et même comme ça, ils n’arrivaient pas à prendre une longueur d’avance sur les échéances de leurs divers prêtres – les officiels et les officieux. Après ma pneumonie, j’avais beaucoup de mal à ne pas régurgiter mes aliments, et parfois, mon papa ramassait à la cuillère ce que j’avais vomi et le mettait dans sa bouche pour ne pas gaspiller la moindre parcelle de nourriture parce qu’en ce temps-là nous avions des rations quotidiennes strictement calibrées en fonction de nos moyens et que la seule façon de remplacer la nourriture que je venais de vomir était que mon père me

donne sa part de petit-déjeuner, de déjeuner ou de dîner et qu'il mange à la place le riz au porc et aux légumes que je venais de régurgiter – voilà à *quel point* il était prêt à se sacrifier pour nous.

Parfois, quand je revenais de l'école (si j'avais école ce jour-là), je patientais, affalée contre le mur, jusqu'à ce que mes parents rentrent avec une boîte de beignets à une heure du matin, ou avec des restes de nouilles sautées à vingt-trois heures, ou avec une paire de boucles d'oreilles à la peinture écaillée, à l'époque où ma maman était couturière pour une femme du nom de Donna, laquelle lui donnait des cadeaux pour moi parce qu'elle aimait ma façon de porter ma frange relevée et ma coiffure en pouf, et ma façon de la remercier un million de fois quand j'accompagnais ma maman à son travail, et tandis que j'attendais pendant six ou sept heures toute seule dans l'appartement, je me demandais ce que je pourrais bien faire pour montrer à ma maman et à mon papa que moi aussi je faisais partie de cette machine étonnante et complexe qui nous préservait de l'espèce de désespoir total et absolu qui survient lorsque ta putain de vie tombe en ruines.

Ma mère avait beau être la somme de tout ce que vous pourriez jamais demander à quelqu'un d'être, mon père était né avec les yeux baladeurs et il mourrait avec le regard en vadrouille,

toujours à chercher frénétiquement des jolies femmes, du moins, c'est ce que ma maman m'a raconté. Peu après qu'on nous jette à coups de pied au cul de notre appartement à Flatbush et qu'on trouve la bouse fumante de première classe où on allait loger à Bushwick, mon père est sorti avec une femme qu'il avait rencontrée au Chinese Noodle, où il faisait le service du soir le week-end et pendant les vacances, un de ses nombreux boulots de serveur.

Elle s'appelait Lisa, elle venait de Taïwan. Elle n'était pas belle, pas comme ma maman dont les yeux reflétaient la lune même en plein jour, pas comme ma maman qui avait les bras fins et portait tout le temps des robes, même en hiver, pas comme ma maman dont le cou long et altier lui donnait l'air inabordable ; la nouvelle copine de mon père était taillée comme une souche, et elle avait des gros seins, mais c'était son seul atout. Elle s'aspergeait d'un lourd parfum qui lui donnait l'odeur des aisselles de quelqu'un qui vient de courir un demi-marathon et qui croit stupidement qu'en se frottant les dessous de bras avec un bouquet de fleurs, il la fera disparaître, mais comme disait toujours ma mère, « Tu ne peux pas laver un étron avec du savon et t'attendre à ce qu'il sente bon ».

La première fois qu'elle est venue chez nous, je n'arrêtais pas d'éternuer, parce que son parfum était trop fort et que j'étais allergique aux

parfums artificiels et aux salopes à tête de nœud qui n'avaient pas à fréquenter mon père. Il me l'a présentée, « Ta tantine Lisa ».

« Ce n'est pas ma tantine, papa. » J'ai regardé Lisa; ses nibards à la con pendaient très bas et j'avais envie de shooter dedans pour qu'ils lui remontent jusqu'au visage. « Je l'appellerai rien du tout, merci beaucoup. »

Par la suite, elle venait de temps à autre, toujours en l'absence de ma maman, même si ma maman était au courant et que ce n'était pas un secret, c'était juste un de ces arrangements où une personne obtient ce qu'elle veut au détriment de toutes les autres. A l'évidence, Lisa se foutait royalement de moi et de ma mère, et probablement de mon père aussi, elle n'était qu'une femme désespérément seule qui avait besoin de faire partie du monde de quelqu'un. Elle faisait semblant d'être gentille avec moi quand elle venait, parfois elle me proposait des sandwiches, et une fois, elle a apporté un mixeur et m'a demandé si je voulais un milk-shake, alors je lui ai dit que j'étais difficile avec la nourriture, et quand elle m'a demandé ce que je voulais dire, j'ai répondu que je ne mangeais que la nourriture préparée par ma maman et que je ne détestais que la nourriture préparée par les gens que je déteste, et elle a dit, Oh, comme tu veux, et j'ai dit, Ton parfum me fait éternuer, tu sais? alors elle a dit, Désolée, je n'y peux rien.

Si, tu y peux quelque chose, connasse, j'ai murmuré.

Qu'est-ce que t'as dit ? m'a-t-elle demandé.

Et après, il n'y a eu que le silence.

Je priais tous les soirs pour qu'elle se fasse agresser et estropier en venant chez nous à Bushwick, mais elle réussissait toujours à se pointer saine et sauve, et elle foutait en l'air mon après-midi quand je rentrais de l'école pour la trouver chez nous, attendant que mon père arrive, assise sur le canapé en coussins que nous faisions passer pour un vrai canapé alors que ce n'était qu'un tas de coussins posés par terre, elle zappait d'une chaîne à l'autre en faisant semblant de vouloir me laisser choisir quelle émission regarder, mais dès que je me levais pour grignoter un truc, elle changeait de canal, et quand je revenais, elle lâchait « Oh, je croyais que tu ne voulais plus regarder ça, alors j'ai zappé. »

J'ai dit à mon père que je détestais que Lisa vienne chez nous, mais ce que je voulais vraiment dire, c'est que je détestais Lisa, point barre, et il m'a demandé d'essayer pour lui, alors j'ai répondu, Mais pourquoi Lisa n'essayerait pas pour moi ? Pourquoi est-ce que je dois essayer pour elle ? Alors, mon père a dit, Pas pour elle, pour moi, et elle a essayé, mon petit bonbon acidulé. Elle t'a rapporté un vélo, non ?

C'était un vélo de garçon, celui de son gamin devenu grand et qui la détestait probablement

d'avoir donné son vélo. Même si je crevais d'envie d'avoir un vélo depuis très longtemps, je ne m'en suis jamais servie, parce que je voulais que les choses se produisent pour les bonnes raisons.

Ma mère ne se plaignait pas de la petite amie de mon père. Il en avait toujours eu, en fait, et je n'avais pas su pour les précédentes parce que je n'étais pas au courant de ce qui se passait entre ma maman et mon papa, mais ma maman savait, elle les acceptait, et elle me disait de ne pas m'en faire pour ça, parce que nous étions là les uns pour les autres et qu'il rentrait encore à la maison, qu'il nous aimait encore plus que tout et qu'on était encore ses femmes numéro un.

La petite amie de mon père était entrée dans nos vies au pire moment : j'étais en CE2, on était complètement fauchés après la fermeture de l'école où mon père travaillait, il avait décidé qu'il n'enseignerait plus jamais, ma mère avait été virée de son boulot de réceptionniste et en plus, on avait dû aller vivre à Bushwick parce qu'on avait perdu la caution de notre appartement à East Flatbush car notre proprio était un escroc qui nous avait injustement punis de ne pas avoir versé de loyer pendant trois mois parce que la maman de ma maman, en Chine, avait un cancer, et que ma maman avait dépensé trois mois de salaire en billet d'avion pour aller voir sa mère vivre ses derniers jours.

Le jour où nous avons déménagé, le propriétaire nous a surveillés de sa fenêtre tout le temps



que ça a duré (il habitait au troisième étage, juste au-dessus de chez nous), et je lui ai fait un doigt d'honneur en criant « Ayez un peu de pitié, espèce de bite fripée ! Vous n'avez jamais eu un proche qui est mort ? » pendant que mes parents fixaient nos deux matelas sur le toit de notre Oldsmobile bordeaux.

« Laisse donc tranquille ce vieux ver de terre racorni, m'a dit ma maman en me caressant les cheveux et en remettant mes doigts dans une position normale.

— Je le déteste.

— Nous aussi, ma petite pomme aigrette. Nous aussi. Mais ce qui est fait est fait, mon cœur doux-amer. Tu ne vois pas ? Il y a une raison à tout. Il y a une bonne raison à tout et nous devons être patients si nous voulons la découvrir, tu vois ? »

Je voyais. Je ne savais pas comment mes parents prenaient nos déménagements si fréquents. Parfois, nous habitions dans quatre ou cinq endroits différents en l'espace de quelques mois. Nous ne possédions que ce que nous parvenions à fourrer dans notre voiture et à sangler sur son toit, et pourtant je ne pouvais m'empêcher de ressentir une vague d'excitation chaque fois que nous quittions un logement, comme si c'était le jour de la rentrée scolaire et que j'avais encore une chance de ne pas être une putain de ratée, et cette chance n'existait qu'entre le moment où je

m'asseyais pour la première fois à mon bureau et celui où la maîtresse se présentait et nous donnait le premier devoir à la maison de l'année – c'était la même chose à chaque fois que nous entassions nos affaires dans la voiture et que nous partions vers le logement suivant et le suivant et le suivant, et d'une certaine façon, ce n'était pas si mal, ça voulait simplement dire que l'échec n'existait pas, qu'il suffisait de recommencer un million de fois et quelques.

Une année, l'année où j'ai redoublé mon CP parce que je n'avais rendu aucun devoir et que j'avais échoué à toutes mes interros parce que le plus grand effort que j'avais consenti à faire était de dessiner sur mes copies des arbres qui ressemblaient à des brocolis, on vivait à Williamsburg, et c'était une bonne année, car mon papa avait trouvé une chambre avec une cuisine commune et des toilettes privées pour 200 \$ par mois, et dans cette chambre, je dormais entre mes parents et je me réveillais souvent avec de longues griffures sur les bras et les jambes, parce que depuis que je suis née, j'ai des démangeaisons d'enfer et que je mourrai avec des démangeaisons d'enfer à moins que, quelque part, un génie astucieux décide d'inventer un médicament miracle qui m'épargne une longue vie de démangeaisons.

Le pire, c'était quand j'avais cinq ans et qu'on habitait à Washington Heights dans une chambre qu'on partageait avec d'autres familles et où il y

avait tellement de matelas qu'on ne voyait plus le sol, et ma peau me grattait comme s'il y avait des petites fourmis armées de brindilles enflammées qui faisaient la roue et des triples saltos partout sur mon corps. Tout le monde disait que c'était normal de vivre l'enfer lors de sa première année en Amérique, mais personne ne nous avait prévenus pour la deuxième. A la maternelle, on m'a sortie de la classe d'anglais seconde langue au bout de quelques semaines, mais quand j'ai changé d'école en janvier, après que mes parents avaient entendu parler d'une chambre à Washington Heights tellement bon marché que c'était quasiment illégal (et bien des années plus tard, au cours d'un dîner, un jeune avocat spécialisé dans le droit du logement qui écoutait attentivement mon père raconter l'histoire de nos premières années aux Etats-Unis l'a interrompu pour dire « Vous savez, ces conditions de logement *étaient* illégales »), le personnel administratif de ma nouvelle école a insisté pour que je reprenne des cours d'anglais seconde langue. « Sa compréhension de l'anglais n'est pas bien affirmée », avait déclaré la directrice. Alors, j'étais de nouveau stupide, même si j'étais sûre de ne pas l'être. Mes démangeaisons sont revenues avec un esprit de revanche – elles n'avaient pas été aussi terribles depuis les six mois précédant notre immigration à New York.

La nuit, ma peau se consumait dans cette chambre surpeuplée où cinq matelas se serraient

par terre, ma maman, mon papa et moi sur l'un, tandis que Shao Guoqiang, un ami d'enfance de ma mère, sa femme et son enfant en occupaient deux autres à côté de nous. Ils avaient grandi dans le même lilong, et Shao Guoqiang avait joué un rôle essentiel en nous conseillant tout au long de la procédure d'obtention d'un visa parce qu'il avait été l'un des premiers à émigrer aux USA et tout le monde avait été impressionné jusqu'à ce qu'on apprenne qu'il avait laissé tomber ses études en peinture et en sculpture et qu'il arrivait à peine à survivre en achetant des parapluies au prix de gros à des exportateurs chinois et en les revendant dans la rue quand il pleuvait. C'était lui qui nous avait parlé de cette chambre à Washington Heights, précédemment occupée par plusieurs étudiants en master d'arts plastiques à Columbia qui avaient subitement quitté le pays à cause d'une sombre histoire de visas expirés. Sa femme, Li Huiling, était censée avoir tourné un film d'avant-garde sur « les poétiques de l'impérialisme », là-bas, à Shanghai, mais elle avait laissé tomber son rêve de détruire l'impérialisme occidental avec l'art en devenant la mère d'un garçon de cinq ans particulièrement surexcité, et si ça n'avait pas suffi à l'arrêter, être enceinte de cinq mois allait probablement le faire. (Tu pourrais l'appeler Annie si c'est une fille ? lui avais-je demandé après avoir vu *Annie* dans un magasin d'électroménager où mes parents m'avaient installée dans un caddie

devant les télévisions afin de pouvoir tranquillement mener à bien leur petite arnaque, l'air de rien, ils prenaient des Discman et des piles et ils allaient à la caisse pour les restituer en échange d'un à-valoir avec lequel ils achetaient quelque chose de cher, qu'ils restituait alors contre du liquide). Le troisième matelas en partant du nôtre était occupé par Zhang Jianjun, un ami de mon père, professeur d'anglais seconde langue qui prenait des cours du soir en gestion des affaires et comptabilité, et par sa femme, Lu Shiyu, qui venait d'une famille de diplomates et de professeurs et de poètes qui se pinçaient le nez à l'idée de savoir leur fille mariée à un mercenaire putatif, et leur couple était morose parce qu'ils avaient laissé leur fille au pays avec ses grands-parents quand elle n'avait que deux ans, le temps de réunir l'argent pour la faire venir aux Etats-Unis, et plusieurs années après, ils n'en avaient toujours pas les moyens. Les quatrième et cinquième matelas étaient occupés par Wang Tao et sa femme, Liu Xiaohong, dont la mère était apparemment une dirigeante communiste très haut placée pendant la Révolution culturelle, directement responsable de la mort de beaucoup de gens, du moins c'est ce que j'avais compris quand je dormais entre ma maman et mon papa, lesquels murmuraient à travers moi comme si j'étais de l'air, comme si j'étais leur fil du téléphone, comme si j'étais ce qui transportait leur voix de l'un à l'autre,

surtout quand je demeurais immobile en faisant semblant de dormir – c’est alors qu’ils se disaient tout et, même s’ils ne le savaient pas, j’en faisais partie aussi. C’est l’année où ma peau m’a le plus démangé, et mes parents se demandaient si c’était parce que nous dormions à dix dans une pièce prévue pour deux personnes, et chaque fois que je me grattais, que je gémissais ou que j’émettais un son irritant comme « Ahhhgrrraaaaad, je déteste me grrrraaaaaatter », la fille de diplomates et la cinéaste d’avant-garde et le peintre et le mari de la femme accusée d’avoir torturé et tué des centaines « d’intellectuels et de bourgeois décadents » nous rabrouaient, mes parents et moi, « Vous n’arrivez toujours pas à la contrôler ? Vous ne voyez donc pas que c’est la nuit et que nous essayons désespérément de dormir ? », et cela mettait la pression sur mes parents, qui n’avaient d’autre choix que celui de vivre ainsi, et sur moi, qui n’avais d’autre choix que d’endurer ces démangeaisons qui me faisaient pleurer au beau milieu de la nuit.

Nous avons tenu huit mois avant d’emménager dans une chambre partagée, à Chinatown, avec une vitre cassée que nous avons recouverte de bande adhésive. Quand l’hiver est arrivé, le froid est devenu insupportable, alors nous avons remballé nos affaires et nous nous sommes posés en catastrophe sur le sol de l’appartement d’une amie de ma mère, à Woodside, pendant cinq semaines, jusqu’à ce que son propriétaire s’en

rende compte et menace de tous nous mettre dehors, ce qui coupa les liens d'amitié entre ma mère et son amie, laquelle, depuis le début, ne voulait pas qu'on loge chez elle. Après Woodside, nous avons encore bougé, cette fois chez la sœur de l'amie du cousin de ma mère, dans un appartement à Ocean Hill qui aurait été parfait si des rats ne nous avaient pas trotté sur le visage pendant notre sommeil, et même les soirs où ils s'en abstenaient, on payait deux fois le prix d'un motel de merde juste pour dormir là, et mon père a dit à notre hôte, j'ai l'impression que vous ne voulez pas de nous, et l'hôte a répondu, j'ai l'impression que vous n'êtes pas très reconnaissants, alors nous nous sommes tirés de là et nous avons essayé de vivre dans la maison du cousin de ma maman pendant qu'il rendait visite à sa famille à Shaoxing, et c'était très bien, à part que l'appartement se trouvait juste à côté du cimetière de Cypress Hill, ce qui nous terrifiait, ma maman et moi, et finalement, à la fin de mon CP, juste après que j'avais découvert qu'on me faisait redoubler, mon père a trouvé une chambre vraiment belle à louer à Williamsburg. Une déité devait nous protéger à ce moment-là, parce que non seulement c'était la plus belle chambre que nous ayons jamais occupée, mais en plus, le propriétaire avait ajouté sans frais supplémentaires un micro-ondes et un grand lit deux places infesté de punaises dont il nous chargeait de nous débarrasser si nous

voulions le garder (nous avons accepté, bien sûr), et le jour où nous avons emménagé, en entrant dans la cuisine commune, ma mère a déclaré : « Il faut que nous achetions un jouet pour notre petite pomme aigrette. Je penche pour un ours en peluche plus grand que moi.

— Et moi, je dis qu'on va remplir la moitié du congélateur avec de la glace à la vanille et aux pépites de chocolat, a dit mon papa.

— Les deux ! » j'ai crié. On a fini par acheter un pack de glace à la vanille avec des pépites de chocolat et un ours en peluche qui m'arrivait au front quand je le posais par terre.

L'année que nous avons passée à Williamsburg a été celle où ça me démangeait le moins, et aussi la meilleure pour toutes les autres maladies dont je souffrais : mes allergies à la poussière, aux chats, aux chiens, au pollen, aux fruits secs, au parfum, à tout ce qui avait une odeur forte, à l'air après la pluie, à l'air quand il n'avait pas plu depuis longtemps, à tout ce qui était chaud et nécessaire l'hiver, comme les pulls, les manteaux de laine, les collants, les mitaines et les chaussettes. Tout est devenu plus calme. Pour la première fois, ça se passait bien à l'école, je rendais presque tous mes devoirs, j'ai même eu un 19 à une interro de maths, ce qui n'était jamais arrivé, et nous avons tous fait des plaisanteries en disant que c'était génial pour moi d'avoir redoublé, parce que c'était mieux de faire une chose bien à la seconde tentative que



de la faire mal à la première et de s'en tirer, mais ce n'était pas une blague, c'était la vérité, et la vérité, c'était aussi qu'on était heureux d'avoir de nouveau un espace à nous et de ne plus trop se demander où on allait bien pouvoir dormir.

La nuit, si ça me démangeait, ma maman me grattait la jambe gauche et mon papa me grattait la jambe droite tandis que je dormais avec une double protection – j'enfilais une manique à chaque main et, par-dessus, un sac plastique que mes parents fixaient à mes poignets avec de la bande adhésive afin que je ne me gratte pas jusqu'au sang pendant mon sommeil. Le matin, mes parents se réveillaient avec du sang sous leurs ongles, noir et séché comme une croûte, même si c'était moi la blessée. Parfois, je ressemblais à une victime, de longues égratignures sanglantes sur mes jambes et mon dos et mes bras et ma poitrine. Une fois, j'ai tellement demandé à ma maman de me gratter le téton qu'il s'est percé et je suis restée dans mon lit à le bercer pour m'endormir. Le lendemain, je me suis plantée à une interro parce que j'avais du mal à me concentrer alors que mon maillot de corps collait à mon téton plein de pus. Il y avait aussi les nuits où mes parents s'endormaient avant de m'avoir suffisamment grattée, et je rêvais que je roulais sur des flancs dentelés de montagnes pour m'écorcher vive tellement ça me démangeait. Au matin, j'avais des bouts de peau qui manquaient à mes bras et mes jambes, et la

douleur dépassait finalement les démangeaisons. C'était ainsi à l'époque, l'union étrange du possible et des simples rêveries conspirait contre moi, elle changeait mes pensées en bla bla bla et mes mots en yaka yaka yaka et c'est pour ça que j'avais redoublé et c'est pour ça que j'aimais tant dormir entre mes parents – j'avais besoin d'être entourée par leur chair afin de pouvoir me matérialiser.

Au bout d'un an, notre immeuble à Williamsburg a été rasé. On nous a donné quatre mille dollars pour déménager et à l'époque ça nous semblait un million de dollars, mais par la suite, on s'est rendu compte que cette somme, tellement dérisoire, représentait la valeur qu'on nous accordait. On l'a investie dans un deux-pièces à East Flatbush. Quand nous avons déménagé, mon père a laissé tomber la plupart de ses jobs à temps partiel car il avait finalement réussi ses examens, au troisième essai, et obtenu son diplôme d'enseignant.

Je n'aimais pas ma nouvelle école. Dès le premier jour, mon institutrice m'a renvoyée en anglais seconde langue même si j'étais déjà sortie de cette classe par deux fois et que la prof de la première m'appelait « petit génie » et que celle de la seconde avait dit que j'avais « une maîtrise de la langue incroyable ». C'était le grand retour

de Washington Heights, et j'avais beau vouloir dire à ma nouvelle prof que je maîtrisais l'anglais mieux qu'elle avec sa stupide tronche suante grosse et flasque aux lèvres pincées et aux veines saillantes, je n'avais plus assez de volonté pour répéter la même chose encore et encore, alors j'ai docilement assisté aux cours d'anglais seconde langue pendant que les autres allaient en arts plastiques ou en musique, et on me forçait à participer à des activités si humiliantes que je comprenais pourquoi les gamins des cours de soutien faisaient tout le temps les imbéciles.

On devait faire des trucs comme écrire le mot « chaise » et dessiner une chaise en dessous, mais moi je dessinais des femmes aux seins énormes ou des bites si grosses et si larges qu'elles sortaient de la page, parce que je ne comptais pas laisser l'administration de l'école publique 233 me victimiser simplement parce que mes parents n'étaient pas là le jour de la rentrée pour dire aux femmes du secrétariat que j'étais aussi proche d'un locuteur natif que peut l'être quelqu'un qui n'est pas né aux Etats-Unis et que j'avais redoublé parce que j'étais nulle à l'école en général, mais pas spécialement en anglais.

Je détestais tellement l'école que lorsque j'ai atterri en CE2, je n'y allais plus que deux ou trois jours par semaine. Mes parents me laissaient sécher chaque fois que j'en avais envie, ils pensaient toujours que j'avais des raisons

valables, de même qu'ils pensaient que mes 8/20 et mes 6/20 étaient justifiés parce qu'ils n'étaient pas toujours là pour qu'on dîne en famille le soir et qu'ils n'étaient pas toujours là quand j'avais besoin d'eux pour vérifier mes devoirs et qu'ils n'étaient pas là pour me lire des histoires avant de me mettre au lit afin que j'apprenne à aimer la lecture et qu'en général ils étaient partis avant que je me réveille pour aller à l'école.

A l'époque, mon père gagnait un salaire plutôt honnête en tant que prof d'anglais première langue dans un collège en déclin, dans l'est de New York, qui était en permanence sous la menace de fermeture. Ce collège était si abominable que le bruit courait que le prof de sciences sociales de cinquième avait été agressé après l'école par quatre de ses élèves qui lui avaient explosé le genou et cassé le nez, et avant ça, deux principaux avaient démissionné l'un après l'autre au cours de la même année, et selon une rumeur terrible, une des enseignantes avait été violée par deux élèves de quatrième dans le parking, tard le soir.

Si je savais tout ça, c'est parce que mon papa m'amenait avec lui en classe quand je le lui demandais, et je savais qu'il ne fallait pas que je le lui demande trop souvent, mais il y avait un truc avec les jeudis qui me donnait la sensation d'être née sans cerveau et vouée à mourir sans cerveau si on m'obligeait à aller à l'école, alors

certains jeudis, il m'emmenait à son travail, et c'était le meilleur jour, parce que c'était le jour du cours d'informatique, également connu sous le nom de cours de rien à foutre. On passait la journée dans la salle des ordis, et tous ses élèves, même ceux qui apportaient des couteaux et des armes à feu à l'école et qui essayaient de vendre de l'herbe mélangée avec des trucs plus raides à des CM2, m'imprimaient des photos de chiots blottis les uns contre les autres ou des dessins de licornes outrageusement jolies parce qu'ils trouvaient que j'étais bien plus petite que les enfants de mon âge et qu'ils aimaient bien faire comme si j'étais le bébé de la classe.

« T'es notre copine, Christina. On copine avec Christina. Vous captez ? C'est en même temps un nom et un verbe. Vous voyez, M. Zhang ? Vous pourrez pas dire que vous nous avez rien appris. »

Dans la troisième heure de cours de mon père, il y avait une Noire qui s'appelait Darling, on prononçait « Dâh-ling », comme si elle était un personnage d'*Autant en emporte le vent*, un autre film que j'avais vu dans un magasin d'électroménager pendant que mes parents faisaient leurs petites arnaques, et quand ils étaient venus me chercher après avoir fini, mon père avait dit à ma mère, « Ces gens-là ne vont jamais tourner la page, hein ? » et je ne savais pas s'il parlait des Blancs dans le film ou des Noirs, mais je savais

que nous n'étions pas « ces gens-là » et que pour mes parents, c'était une bonne chose, même si moi, je n'en étais pas si sûre. Darling arborait une coiffure différente chaque fois que je la voyais, parfois des tresses plaquées sur le crâne, parfois un truc énorme, envahissant, parfois moitié l'un, moitié l'autre, parfois ses cheveux étaient raides comme des piquets et huilés comme la surface d'une poêle en fonte qui n'aurait jamais vu de détergent. « Je peux les toucher ? » lui avais-je demandé un jour, et elle m'avait laissé faire, mais en ajoutant « Ne te balade pas en demandant ça aux autres filles. C'est pas poli. »

Darling avait redoublé deux fois et elle était presque aussi grande que ma maman. Le jour où elle m'a vue pour la première fois, elle m'a donné la main en déclarant qu'elle était ma grande sœur et que je pouvais lui demander n'importe quoi et que si je voulais aller aux toilettes, elle m'y escorterait. En général, elle était la première arrivée dans la salle des ordinateurs et elle poussait un cri dès qu'elle m'apercevait, assise avec mon père au fond de la pièce en train de jouer à ce jeu d'orthographe où des mots tombent furieusement du ciel et vous devez les taper correctement pour empêcher que des mots comme « rat », « philosophie » ou « torrent » détruisent la skyline de Manhattan.

« Christina est là ! » lançait-elle, et tout le monde se précipitait dans la classe. Ils approchaient leurs chaises, les filles se mettaient à me

faire des tresses, les garçons se cotisaient pour m'acheter un soda (ce que mon père autorisait parfois, et parfois non), mon père nous criait de nous installer devant un poste informatique et finalement Darling se levait, glissait deux doigts dans sa bouche, sifflait un grand coup et disait : « Que tout le monde laisse Christina tranquille ! Je vais l'aider à faire ses devoirs, et à moins que vous pensiez être au point sur le programme de maths de CE2, vous avez intérêt à nous laisser tranquilles. Et je sais que vous êtes tous nazes en maths.

— Dah-ling, intervenait mon père.

— Désolée, M. Zhang. Je voulais pas dire de gros mots, mais c'est la vérité, putain ! »

Mon papa avait essayé de faire respecter la règle des trois feuilles par étudiant, mais tout était parti en vrille quand Darling avec découvrit comment imprimer des bannières de trente feuilles et quelques. Un jour, Darling et tous les autres élèves, agglutinés dans un coin, murmuraient et avaient un comportement de parfaits bons élèves, à tel point que mon père n'a pu s'empêcher de demander « Que se passe-t-il ? Vous tramez quelque chose ? C'est pour ça que vous êtes aussi calmes ? »

Ils n'ont pas fait attention à moi pendant toute l'heure de cours, et ça m'a tellement chamboulée que j'ai failli me mettre à pleurer et j'ai dû ramener ma frange devant mes yeux et j'étais

sur le point de dire à mon père que je ne voulais plus jamais l'accompagner à son travail, mais juste au moment où la sonnerie a retenti, la classe a déployé devant moi une bannière assez longue pour faire le tour de la salle, sur laquelle ils avaient imprimé CRISPINA, ON T'AIME encore et encore. Mon nom était mal orthographié parce que Darling et Chadster s'étaient disputé le clavier et que Darling l'avait poussé quand il était en train d'écrire mon nom parce qu'elle voulait le faire elle-même, mais tout le monde trouvait que ça sonnait bien, alors ils avaient laissé ça comme ça. Darling voulait accrocher la bannière aux murs, mais mon papa a dit : « Tu es folle ? Sortez d'ici. Allez rejoindre votre prochain cours et arrêtez de gâcher du papier dans ma classe.

— Désolée, M. Zhang, a répondu Darling. Mais c'est pas votre classe, de toute façon. Elle appartient au contribuable. »

Darling m'a aidée à replier la bannière par blocs de quatre feuilles.

« C'est pour toi, Crispy, m'a-t-elle murmuré à l'oreille.

— Comment ?

— Crispy, c'est le diminutif de Crispina, a-t-elle dit en me passant gentiment les doigts dans les cheveux. Mais il n'y a que moi qui ai le droit de t'appeler comme ça, d'accord ? »

J'ai balancé mes bras autour de sa taille, comme je le faisais tout le temps avec ma maman



quand j'étais petite. On déambulait ainsi dans notre appartement à Shanghai, j'étais accrochée à sa taille comme un petit singe. Tu es l'arbre et je suis le fruit vert ! je criais en chinois. Tu es l'oreille et je suis la boucle d'oreille !

« Oh, Crispy, ma copine ! » s'est exclamée Darling.

Jusqu'au soir, j'étais rayonnante, je trimbalais partout la bannière repliée en la manipulant avec le plus grand soin, comme un présent fait à une reine. Quand nous sommes partis prendre notre bus, mon père m'a dit de la balancer dans une poubelle, mais je lui ai répondu que je voulais l'accrocher dans ma chambre.

« Tu veux des fautes d'orthographe partout dans ta chambre ?

— Je l'aime bien.

— C'est tellement caractéristique de ces gamins, a-t-il dit en secouant la tête. Ils se moquent de faire les choses correctement. Ils n'ont pas de valeurs. Où crois-tu donc qu'ils vont aller ?

— Chez eux ?

— Nulle part. Ils ne vont nulle part. Leur vie ne les mène nulle part.

— Ah ouais. »

Mais j'ai ressenti quelque chose d'amer à l'intérieur (et pas une amertume délicieuse) comme chaque fois que mon papa parlait ainsi, comme s'il était sûr de ce qu'il disait. Ça ne le préoccupait donc pas d'enseigner la poésie à ses élèves

alors qu'il était certain que ça n'aurait aucune incidence sur leur vie ? Ça ne le préoccupait pas d'être certain de la futilité ne serait-ce que d'essayer ? Et nous ? Quelles étaient nos valeurs ? Nos destins étaient-ils écrits, eux aussi ? Qu'est-ce que j'allais devenir, moi ? Qu'est-ce qui empêchait les gens de nous regarder et d'avoir pitié de nous, comment ne voyions-nous pas l'inutilité d'empiler autant de petits boulots, de déménager d'un endroit à un autre et de grappiller le moindre penny, et notre incapacité à affronter la réalité de notre situation : rien de tout ça ne nous mènerait à un endroit qui différerait un tant soit peu de notre point de départ.

Quand Mme Lancaster, ma prof de CE2, a envoyé à ma maman le QUATRIÈME ET DERNIER avis lui signifiant que sa présence était requise fissa pour une réunion parents-professeurs et qu'à défaut, je risquais de redoubler de nouveau, ma maman l'a déchiré en disant :

« Je suis inquiète. Peut-être qu'on ne te laisse pas grandir ? Est-ce qu'on étouffe ton développement, mon petit bébé ?

— Laisse-moi m'occuper de ça, maman.

— Te laisser t'en occuper ? Ce n'est quand même pas à toi de t'occuper de ça.

— Et pourquoi pas ? Je sais ce qui est mauvais et je sais ce qui est bon.